

CLAIRE MARIN
ÊTRE À SA PLACE



Après le best-seller
Rupture(s)

Éditions de
L'Observatoire

Être à sa place

Dans la même collection

Marylin Maeso, *La petite fabrique de l'inhumain*, 2021.

Dorian Astor, *La passion de l'incertitude*, 2020.

Laurent de Sutter, *Indignation totale*, 2019.

Claire Marin, *Rupture(s)*, 2019.

Denis Ramond, *La bave du crapaud*, 2018.

Yascha Mounk, *Le peuple contre la démocratie*, 2018.

Éric Fiat, *Ode à la fatigue*, 2018.

Marylin Maeso, *Les conspirateurs du silence*, 2018.

De la même auteure

Vivre autrement, Le Monde / L'Aube, 2021.

Rupture(s), éditions de l'Observatoire, 2019 ; Le Livre de poche, 2020.

Mon corps est-il bien à moi ?, Gallimard Jeunesse, 2020.

Qu'allons-nous devenir ? La technique et l'homme de demain, Gallimard Jeunesse, 2018.

La Relève. Portraits d'une jeunesse de banlieue, Le Cerf, 2018.

Hors de moi [2008], Allia, 2018.

Violences de la maladie, violence de la vie [2008], Armand Colin, 2015.

La maladie, catastrophe intime, PUF, 2014.

L'homme sans fièvre, Armand Colin, 2013.

Claire Marin

Être à sa place

Habiter sa vie, habiter son corps

Collection « La Relève »
dirigée par Adèle Van Reeth

L  Éditions de
bservatoire

En couverture : © Helena Almeida,
Para um enriquecimento interior, 1976,
Acrílico sobre fotografías b/n, 181,5 x 156 cm, Ed. 2/3/
Museo Helga de Alvear, Cáceres, España

ISBN : 979-10-329-1517-2
Dépôt légal : 2022, février
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources. »

Georges Perec,
Espèces d'espaces

Une place à soi ?

« Alternative nostalgique (et fausse)

Ou bien s'enraciner, retrouver ou façonner ses racines, arracher à l'espace le lieu qui sera le vôtre, [...] s'approprier, millimètre par millimètre, son « chez-soi » [...].

Ou bien n'avoir que ses vêtements sur le dos, ne rien garder, vivre à l'hôtel, en changer souvent et changer de ville et changer de pays [...] ne se sentir chez soi nulle part mais bien presque partout. »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*.

On pourrait croire que le monde se partage entre les enracinés et les nomades, qu'il y a deux espèces d'êtres, les hommes de la terre et ceux du vent. Certains ne seraient heureux qu'à la place qu'ils occupent, comme s'ils étaient faits de ce sol, modelés dans cette matière. D'autres ne feraient qu'effleurer les cimes, êtres du passage et du survol, jamais vraiment ancrés dans un lieu ou une relation. Or ce n'est qu'une « alternative nostalgique (et fausse) » nous prévient Georges Perec. Nous sommes dans l'entre-deux, des êtres toujours en mouvement, comme

le pensait Montaigne, même quand ce mouvement est discret, invisible, caché dans les profondeurs des cœurs, dans les replis de la pensée. Nous ne restons jamais en place, même si nos voyages sont parfois immobiles et le lointain intérieur.

Fausse alternative parce que l'existence est toujours une traversée ponctuée d'escalas affectives ou sociales, géographiques ou politiques. Nous ne sommes en réalité jamais exactement à la même place et nous marchons sur des sables mouvants : « La vie est inquiète, le sol tremble sous nos pas¹. » On navigue d'un port d'attache à l'autre, on se détache, on change de pavillon, on décide d'un cap, mais les courants nous ballottent, les vents nous détournent, on échoue en *terra incognita*. Qui sait ce que l'on découvre, y compris sur nous-mêmes, dans ces dérives et ces chavirements ?

Pourquoi ce livre ? Parce qu'il arrive qu'on soit brusquement délogé d'une place qu'on croyait occuper par choix, avec bonheur. Cette place nous semblait acquise, justifiée, méritée, non sans aveuglement quant à la part de hasard qui nous avait jeté là. Lorsqu'un événement ou une catastrophe me déplace et me fait perdre ma place, il arrive que je découvre à quel point j'y étais limité, emprisonné. Paradoxalement, ce déplacement forcé libère plus qu'il ne prive. On n'est peut-être pas toujours le mieux placé pour dire quelle est notre place.

1. J.-B. Pontalis, *Œuvres littéraires*, Gallimard, coll. « Quarto », 2015, p. 929.

On accepte parfois des places qui nous contraignent plus qu'on ne le croit, des places trop étroites, parce que nous sommes persuadé qu'elles nous sont destinées. Pour quelles raisons, selon quelles logiques, finit-on par se convaincre qu'une place visiblement trop petite nous conviendra malgré tout ?

Sans doute à cause de la puissance de ce désir nostalgique d'une place à soi. Cette représentation, s'appuyant sur une idéalisation des lieux premiers, lieux plus rêvés que vécus, nous laisse croire qu'il existe quelque chose comme une « bonne » place, une place qui nous convient, où l'on s'insère comme la pièce manquante du puzzle, pour reprendre une image chère à Perec. Dans la question de la place se joue celle de notre singularité mais aussi de notre insertion au sein d'une société, d'une famille, d'un groupe auquel nous appartenons ou souhaitons appartenir. Parce que nous craignons de perdre notre place, d'être remplacé, nous nous contentons d'espaces affectifs ou relationnels qui nous contiennent plus qu'ils ne nous conviennent. On pense la place comme la garantie d'une stabilité, d'une continuité, elle répond sans doute à un certain besoin d'ordre, de définition, de distinction.

Mais la hiérarchie des places classe et décline. La violence avec laquelle on peut se voir assigner une place explique les fuites, les départs, les désertions. Certaines places sont objectivement ou subjectivement inhabitables,

invivables¹. On n'y respire plus. On fuit pour se sauver ou pour retrouver la dynamique d'un déploiement de soi. Parfois, il ne s'agit que d'un simple malaise, le sentiment de ne pas être à sa place, de ne pas être à la « bonne place ». On est la fausse note dans la mélodie, le grain de sable dans la mécanique, l'intrus. Nos remarques ou nos réactions sont jugées « déplacées ». Cette désagréable impression de décalage nourrit l'envie d'une autre place, les rêves d'autres lieux possibles où s'établir et s'affirmer, suscite le désir des vies qui vont avec, des identités qu'elles recourent.

Si « vivre, c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner² », le choc est parfois brutal. Des murs réels ou invisibles se dressent sur mon chemin, des enceintes m'encerclent, m'emprisonnent plus qu'elles ne me protègent. Il faut trouver les failles, se faufiler, se frayer un chemin, l'effraction se fait discrète, j'emprunte la petite porte pour être, comme disent les poètes contemporains, « dans la place ». Le déploiement d'un sujet passe par le déplacement, qui est aussi dépassement de soi. Or des architectures et signalétiques invisibles l'interdisent : lignes de couleur³, plafond de verre, logique de l'enclos⁴. On voudrait se laisser glisser, on se cogne contre

1. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 2000, « l'inhabitable », p. 179.

2. *Ibid.*, p. 16.

3. Selon l'expression de W. E. B. Du Bois dans *Les Âmes du peuple noir*, Rue d'Ulm, 2004. Traduction de Magali Bessone.

4. Achille Mbembe, préface de Frantz Fanon, *Œuvres*, La Découverte, 2011, p. 19.

des portes fermées. Les espaces sont étanches, cloisonnés, on ne passe pas de l'un à l'autre en se laissant dériver, en suivant la pente. Il faut l'escalader, abattre les cloisons et les murs. Ou, plus prudemment, apprendre les sésames, déchiffrer les codes, s'initier à la langue.

« On se protège, on se barricade. Les portes arrêtent et séparent. [...] On ne peut pas aller de l'un à l'autre : [...] il faut un mot de passe, il faut franchir le seuil, il faut montrer patte blanche, il faut communiquer, comme le prisonnier communique avec l'extérieur¹. »

Le déplacement est dégagement. Il s'agit de se libérer de nos gages, des entraves, matérielles tout autant que psychologiques. Se défaire d'une place, qui nous a longtemps définis, revendiquer une autre identité, avec parfois le sentiment de trahir celui que l'on a été, ou que les autres voulaient que l'on soit. Il y a toujours une forme de violence et d'arrachement, ne serait-ce que symbolique, dans ces changements de place, dont on décide ou qui s'imposent à nous. Mais il y a aussi, sans doute, une excitation de la libération, une joie dans la bousculade que cela provoque, un enthousiasme dans l'expérimentation d'autres emplacements.

Peut-être même un plaisir de la dérive. Certains se laissent volontairement désorienter, tentent l'aventure, s'extraient d'un monde clos, délimité, s'évadent hors du fini et expérimentent l'ouvert. On ne sait pas toujours quelle est notre destination. Ne pas en avoir est peut-être

1. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, op. cit., p. 73.

la première libération. Sortir de l'échiquier du jeu social, tenter l'indéfini. Quitter sa place sans en viser aucune :

« Il a fallu larguer les amarres du confortable état premier où l'on était, sur lequel on s'appuyait, et perdre ses excellentes localisations, qui tenaient l'infini hors des remparts¹. »

Peut-être ces nomades, ces vagabonds nous signifient-ils tout simplement que l'on n'arrive jamais nulle part. Toutes les places sont provisoires, sans cesse soumises à un grand chambardement, à une redistribution des cartes et des places de chacun. Peut-être ne sommes-nous en réalité jamais que dans l'entre-deux, entre deux mondes, entre deux temps, entre deux manières d'être soi. Il faut admettre qu'il y ait du trouble dans la place, qu'il soit social, politique ou affectif. Nous sommes dans le déplacement plus que dans l'assise d'une place définitive. Certains pensent cette absence de place, cet entre-deux comme un équilibre instable, une vulnérabilité. Mais n'est-ce pas la force des désaccordés que de n'être jamais exactement à leur place, de naviguer entre les langues, les cultures, les modes d'être ? N'est-ce pas cette fluctuation, cette plasticité, cette capacité à être autre qui fait notre réelle liberté ?

On ignore parfois tout des tempêtes intérieures d'un homme, de la manière dont une passion secrète ou une rage de revanche le bouscule, le déplace et l'anime. On

1. Henri Michaux, *L'infini turbulent*, Gallimard, Poésie/Gallimard, 1994, p. 10.

ne sait rien de ses tremblements, de son besoin d'ailleurs ou d'être autre. La dérive des sentiments, la confusion et le vacillement intime, le désordre ou le renversement existentiel que le désir produit, sont autant de manifestations d'une impossible fixité du sujet. Sans cesse la présence des autres nous ébranle, nous dérange, nous désaxe. Se laisser happer par l'intensité de la passion, succomber à son débordement, c'est courir le danger d'une perte et d'une destruction. C'est le risque, le pari et parfois le but inavouable des déplacements intérieurs : ne rien garder de ce qui a précédé, tout effacer ou disparaître dans ce tourbillon affectif qui nous emporte. Tel est le prix des transferts intérieurs.

Certains cherchent une place pour se mettre à l'abri de cette démesure, de ces secousses secrètes, ces ondes de choc qui menacent de nous emporter. On dresse, à notre tour, des barricades autour de nous. On a pris goût à l'endroit où l'on se trouve. On s'y est fait, on s'y est conformé. On a pris le pli de la vie statique, de la fixité. Nos existences sont gelées et nous pensons qu'elles sont stables. Elles sont immobiles et nous nous félicitons de leur constance.

« On aurait dû prendre l'habitude de se déplacer librement, sans que cela nous coûte. Mais on ne l'a pas fait : on est resté là où l'on était ; les choses sont restées telles qu'elles étaient. [...] On s'est mis à se croire bien là où l'on était¹. »

1. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 141.

Nous avons oublié le déplacement, nous dit Perec. Nous nous sommes posés, nous nous sommes installés dans la tranquillité, la familiarité. Nous avons troqué l'inquiétude contre cette assise. Si nous nous aveuglons sans doute sur un équilibre en réalité bien fragile, il reste néanmoins le désir fort de trouver ou retrouver un ancrage. « Où poser sa tête ? » demande Michaux¹. Dans le poème sombre qui porte ce titre, il ne reste que le ciel ; la terre est dévastée. Nous cherchons malgré tout une place en nous-mêmes, en habitant notre corps parfois déserté ou en en faisant une place, un cocon pour quelqu'un d'autre que nous. Devenir soi-même une place, un abri, un refuge, un lieu sûr. Accueillir l'autre et en prendre soin, comme une autre manière de faire de la place à quelqu'un.

Le jeu des places respectives des uns et des autres, dans les constellations mouvantes des relations affectives, amicales ou familiales, ne cesse de se reconfigurer au fur et à mesure des événements, joyeux ou tristes, des compositions ou recompositions, des liens de dépendance ou des prises de distance. Des places restent vacantes, elles sont le lieu du souvenir. D'autres manquent, on tentera de les occuper autrement, plus tard, d'une autre manière. La question de la place est aussi celle de la revanche, de la réparation ou de la réconciliation. Avec les autres, avec soi, avec une histoire à trous, dont les blancs sont une source de souffrance. On ne comble pas

1. Henri Michaux, *Déplacements, dégagements*, Gallimard, L'Imaginaire, 2013, p. 46.

toujours ces espaces vides, mais on écrit dans la marge. Ce qui s'écrit sur le côté, en parallèle du texte principal, est un espace de réappropriation personnelle du sens, de réflexion et de mise à distance de l'autorité. Écrire à côté, c'est faire entendre sa voix, celle qui s'affirme d'abord dans les marges mais qui pourrait bien un jour composer le cœur du texte.

Lézarder. Une place au soleil

Je regarde ce lézard. Il revient toujours à cet endroit qu'on partage. Comme moi, il se pose sur la dalle de pierres blanches qui chauffent au soleil aux alentours de midi. Il est parfaitement immobile. On se laisse tous les deux envelopper par la chaleur. Lui et moi, nous lézardons. Nous ne faisons rien d'autre que jouir de la lumière chaude, même les yeux fermés. Nous nous contentons d'être là. Et si je vis ces instants comme des parenthèses, le lézard ne fait qu'être parfaitement lui-même, dans une pure coïncidence à soi. Le lézard lézarde. Qui d'autre peut ainsi conjuguer si parfaitement son identité, connaître cette adéquation simple à soi ? Est-ce le privilège de l'animal ou la marque de la « pauvreté » de son existence ? Dans un texte au titre peu engageant, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*¹, Heidegger s'interrogeait lui aussi sur le lézard et refusait ce parallèle : non, le lézard ne se réchauffe pas au soleil de la même manière que nous. Nous pouvons nous réjouir d'un rayon de soleil ou nous poser des questions d'astrophysique. Le lézard ne

1. Martin Heidegger, « Seul l'homme a un monde », in *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* (1929), Gallimard, 1983, § 47, p. 294-295.

se rapporte au soleil que d'une seule manière, dont il est comme prisonnier. L'animal serait « pauvre en monde » : enfermé dans son environnement « comme dans un tuyau qui ne s'élargit ni ne se resserre¹ ». Ainsi, être à sa place, dans une vie simple, ce serait d'une certaine manière se contenter d'un monde réduit, d'une existence restreinte, être contraint de se rapporter au monde selon un éventail limité de gestes, d'attitudes, d'actions. On voit se fissurer l'image utopique d'une vie passée à lézarder. On peut penser, comme certains philosophes, que la chance de l'homme est précisément de ne pas avoir de monde pré-défini et de pouvoir se déplacer hors de son milieu pour en appréhender d'autres. Notre place au soleil est toujours éphémère, l'ombre se décale au fil de la journée, et l'homme, contrairement à la plupart des animaux, est toujours tenté par d'autres soleils. Peut-être sommes-nous des êtres plus migrants qu'enracinés.

Cette place au soleil, sur la terrasse, est sans doute l'une de mes préférées. Mais dans cet instant, je suis comme suspendue, ce lieu ne dit rien de très spécifique sur moi, de ce qui me définit de manière singulière et me distingue des autres. Il est des espaces dont j'attends, non pas qu'ils m'enracinent, mais qu'ils me libèrent, qu'ils me délivrent momentanément de moi-même, qu'ils m'extraient du flux de pensées et d'actions attendues. Des lieux de suspension, des oasis de détachement. Des lieux où je m'oublie, où je me fonds dans le décor.

1. *Ibid.*

Table

Une place à soi ?	9
Lézarder. Une place au soleil.....	19
« Chaque chose à sa place ».....	27
Désserter.....	35
Ceux qui ne tiennent pas en place	41
S'enraciner.....	49
Les vies rétrécies.....	57
L'épreuve spatiale.....	67
Reines sans royaume	71
Trouver sa voix	77
Les insolents.....	81
Logique de l'effraction.....	85
Trouble dans la place.....	91
Le « vrai lieu ».....	99
La dissonance du désir.....	105
Dérives et débordements.....	115
Doubles vies	123
Faire une place en soi.....	127

L'espace du dedans	129
Habiter son corps	135
Ici	141
Le jeu des sept familles	147
Scier la branche.....	153
Les chaises musicales	159
Les places manquantes.....	165
S'inventer une place	171
Fantômes.....	175
Les déplacés.....	183
Être au mauvais endroit	191
Être là par hasard	195
Oiseaux migrateurs.....	199
Cercle de sons.....	205
Penser le déplacement	209
Une place, pour quoi faire ?	213
Dans la marge	225
Bibliographie	229